

# UNE INSENSIBILITÉ DE LA VIE

Claude Marthaler a passé près de seize ans de sa vie sur un vélo, traversé une centaine de pays, roulé plus de 200 000 kilomètres, soit cinq fois le tour de la Terre. Mais ces chiffres ne pèsent rien. Ce Suisse de 55 ans roule pour « étendre son rayon d'action », méditer, découvrir, et rencontrer des gens. Y compris lui-même.

Texte : Pierre Gouyou Beauchamps • Photos : Claude Marthaler et Pierre Gouyou Beauchamps

**Denali**  
La Denali Highway court sur 220 km à travers les déserts d'Alaska, et très souvent sans goudron.

# ICATION





Il est arrivé à vélo. Celui qu'il a piloté l'été dernier sur les pistes d'Asie centrale, les sacoches poussiéreuses en moins. Un vélo robuste, au cadre acier disparaissant sous les autocollants, flanqué de porte-bagages affichant les stigmates de milliers de kilomètres. Il l'a soigneusement posé contre une rambarde des Bains des Pâquis, à un jet de pierre du grand jet d'eau de Genève, où il expose une vingtaine de ses plus belles photos de voyage.

Il a méthodiquement cadenassé l'engin et est venu asseoir sa mince silhouette à notre table, avec son large sourire et ses cheveux mi-longs en bataille. On pouvait légitimement s'attendre à voir débarquer une sorte de héros, un extra-cycliste, un type hors-norme. Deux voyages de trois ans, l'un en direction de l'Himalaya, l'autre vers l'Afrique et l'Asie. Un tour du monde de sept ans en direction du Japon, puis des Amériques et de l'Afrique. Et puis d'autres voyages de plus courte durée, trois mois à Cuba, six le long de la frontière orientale de l'Europe, du cap Nord à Istanbul. Claude Marthaler aurait pu incarner l'image du parfait aventurier, celle du gars solide qui a « pas mal bourlingué et qui a tout vu ». Mais non. Claude Marthaler est un type étonnamment normal. Le genre de personne qui, à la fin de l'interview, vous pose en retour les mêmes questions. Parce que ça l'intéresse, vraiment. Ou qui, à 55 ans passés, va taire sa destination — il est allé explorer le corridor afghan du Wakhan en 2015 — plutôt que de causer de l'inquiétude à ses parents.

Natif de Genève, où il garde un pied à terre entre deux voyages, Claude s'est inventé une vie autour de sa passion pour la découverte du monde à vélo. « Une vie d'artiste, du bricolage permanent, mais quelque chose qui me ressemble. » Tour à tour écrivain, conférencier, conteur d'histoires vécues, nous l'avons rencontré, quelques jours avant son départ pour trois semaines de voyage au Maroc.

## COMMENT EST NÉE CETTE ENVIE DE VOYAGER ?

C'est quelque chose qui vient de loin. Ça remonte à l'enfance, à l'âge où l'on découvre le vélo et cette sensation grisante d'étendre son rayon d'action. Et de s'étendre soi-même. J'ai toujours lu beaucoup de littérature de voyage. Des récits d'aventure, de voyages au long cours, que ce soit à vélo, à pied, à la voile... J'y ai puisé beaucoup d'inspiration. Depuis l'adolescence, j'avais déjà en tête de faire un tour du monde. Et à chacun de mes voyages à vélo organisés pendant les grandes vacances, j'étais frustré, je voyais les amis rencontrés sur la route poursuivre leur chemin. Ils étaient plus âgés que moi, ils avaient plus d'argent, du meilleur matériel. Surtout, ils avaient plus de temps. Un jour, je me suis dit : je partirai, c'est ce que je veux faire. Depuis, je ne suis plus vraiment descendu de la selle.

## MAIS POURQUOI LE VÉLO ? POURQUOI PAS À PIED OU EN PATINS À ROULETTES ?

Je suis assez lent dans ma vie et le rythme du vélo me correspond bien. Je n'ai jamais beaucoup travaillé de manière classique, j'ai une formation d'éducateur spécialisé mais je ne me suis jamais vraiment épanoui dans ce milieu. Je voulais voyager, ça a toujours été plus fort que tout. C'est un mode de vie, ou un art de vivre, je ne sais pas comment l'appeler. C'est sur le vélo que naissent mes bonnes idées, quand je suis en mouvement. Je m'y sens fondamentalement bien. C'est un peu mon lieu de méditation. L'été 2015, je roulais au Tadjikistan, sur les hauts plateaux dénudés proches de l'Afghanistan. Là-haut, c'est vaste et silencieux, on avance lentement. Il y a de la place pour la discussion avec soi-même, de la place pour la réflexion. En même temps, il n'y a pas d'échappatoire. Moins on est entouré de choses, plus on est face à soi-même, face aux autres, face à la nature. Ça nous dépouille. Pour un citoyen comme moi, né à Genève et bien qu'entouré de montagnes, c'est un bienfait formidable.

## LES MONTAGNES SEMBLENT BEAUCOUP T'ATTIRER. POURQUOI ?

Je n'ai pas la mentalité d'un collectionneur de pays, c'est vrai que je recherche surtout des destinations où la montagne est fortement présente. Même ici, je pratique le ski de randonnée, je marche beaucoup. Les montagnes sont comme des cairns pour moi, j'ai toujours vécu entouré de massifs montagneux. Prendre de l'altitude, au sens propre comme au figuré, c'est important.

## IL EST DIFFICILE D'IMAGINER VIVRE SEPT ANNÉES D'AFFILÉE SUR LA ROUTE. QUELLE EST L'ATTITUDE QU'UN VOYAGEUR À VÉLO DOIT ADOPTER POUR VIVRE PLEINEMENT L'AVENTURE ?

Je pense qu'il faut d'abord aimer les gens, la géographie, aimer la nature. Se déplacer par ses propres moyens, c'est quelque chose qui dépasse toute réflexion, qui est instinctif. Ça vient du bas-ventre. Et ça nous vient de loin car il y a 10 000 ans, nous étions tous nomades. Je crois notre bien-être directement dépendant du mouvement, de la découverte. La curiosité, aussi, est une qualité essentielle dans le voyage, et dans la vie en général. Mais il faut savoir se mettre de côté, s'effacer pour donner la priorité au témoignage, rester à sa place. Rester simplement humain, pour pouvoir s'ouvrir et comprendre ce que l'on voit. Et ne jamais oublier qu'on est très privilégiés. Dans les pays pauvres, on ne voyage jamais pour





le plaisir. On traverse le pays pour trouver du boulot, pour nourrir sa famille, pour fuir la guerre ou la misère. Nous, on est des aventuriers de pacotille, on vit bien, on a construit notre voyage, on peut toujours rentrer chez soi, on a un passeport européen.

Ce qui est le plus difficile, c'est qu'on ne peut pas demander aux gens de nous comprendre. Eux doivent lutter au quotidien pour vivre, beaucoup ont juste assez à manger pour les mois qui viennent. J'essaie de ne jamais oublier que j'ai une position privilégiée, que je profite de mon temps libre pour m'instruire, devenir un peu moins bête.

## ON GRANDIT, À VÉLO ?

Grandir, c'est ça. Grandir de l'intérieur, en connaissances, conquérir plus de sérénité, d'apaisement, mais aussi garder plus de distance face aux situations rencontrées, porter moins de jugement sur les pays traversés, visités. Ce qui est paradoxal, c'est que je me sens plus perdu au retour qu'au départ des grands voyages. Un voyage soulève plus de questions et de poussière qu'il n'apporte de réponses. Je suis très désorienté lorsque je rentre chez moi. En fait, les questions m'intéressent plus que les réponses. Voyager, c'est poser une question. Qu'est-ce que je suis venu faire sur cette Terre, qu'est-ce que je fais sur mon vélo ? Que font les autres, que je rencontre ?

## ET TU TE POSES SOUVENT CES QUESTIONS TOUT SEUL, PUISQUE TU AS BEAUCOUP VOYAGÉ EN SOLO AUTOUR DE LA PLANÈTE. EST-CE QU'IL T'EST DÉJÀ ARRIVÉ DE RESSENTIR LE MANQUE ?

Oui, bien sûr. Le manque, c'est souvent un tabou dans le domaine du voyage. On voit toujours le voyageur comme l'homme de l'exploit, celui qui fait des choses qu'on ne fera jamais, qui résiste à tout. C'est tellement loin de la réalité. De la mienne, en tout cas. Je suis extrêmement sensible, très doux, j'ai besoin des gens, de mes amis, de ma famille. Je n'ai réalisé aucun exploit, ce ne sont que des voyages et ça le restera. Dans mes livres, je ne parle presque jamais du nombre de cols que j'ai franchis, des distances parcourues. Je préfère les lettres aux chiffres. Lors de périple sur plusieurs années, ce qui me manque le plus, ce sont mes amis, cette communauté fraternelle que j'aime. En voyage, je suis toujours en mouvement, je ne m'installe jamais dans une communauté pour y vivre, je ne fais souvent que passer. Sauf une fois, au Japon, lorsque j'ai dû travailler pour poursuivre le voyage.

“

**On pense toujours qu'il faut un moral d'enfer pour voyager. Mais je suis toujours en train de douter.**

”



## MAIS ON PEUT SE LASSER, AUSSI ?

Voilà un autre tabou : l'ennui. Au retour, les gens me voyaient debout sur la scène lors de mes conférences, j'étais souvent dans la lumière, un peu trop idéalisé. Mais quand tu voyages à vélo, tu donnes des milliards de coups de pédales, c'est monotone. Si tu remontes la côte ouest africaine, du Sénégal au Maroc, sur plusieurs centaines de kilomètres, tu ne croieras que des stations-service, très peu de villages. Des fois tu t'ennuies, des fois tu te répètes les mêmes monologues parce que tu te sens seul. Oui, bien sûr, on s'ennuie parfois.

On pense toujours qu'il faut un mental d'enfer pour voyager. Mais je suis toujours en train de douter. C'est ma force personnelle, ça ne m'empêche pas d'avancer. En vélo, tu es vulnérable et ça te donne la force de sentir le monde, de le respirer, de le sentir au plus près. C'est plus important, à mes yeux, que de raconter les exploits, la tempête, on n'a plus rien à manger, il fait froid, il pleut, le vélo est cassé, on est malades comme des chiens. Je reste pudique face à ça. Dans les pays visités, on croise des gens qui vivent ces difficultés au quotidien, on ne va pas s'étaler sur nos petits désagréments de voyageur. Il ne faut pas toujours se mettre en avant. Je préfère être à l'écoute du monde.

À gauche

### Matinale

Le general store de Carcross est encore fermé, il faudra attendre. Les magasins ouvrent

Ci-dessous

### Matinale

Le general store de Carcross est encore fermé, il faudra attendre. Les magasins ouvrent



Ci-contre

### Dawson City

Au temps de la ruée vers l'or, jusqu'à 40 000 habitants. Ils ne sont plus 1300 aujourd'hui, plus quelques touristes en saison.



## TU TROUVES QU'ON LIT TROP DE RÉCITS DE VOYAGE CENTRÉS SUR LES EXPLOITS RÉALISÉS À VÉLO PLUTÔT QUE SUR LES RENCONTRES ? C'EST UN REGRET ?

Oui, et c'est l'un des paradoxes du voyage. Il devient de plus en plus rare d'avoir la possibilité de se déconnecter tout à fait, au sens très large du terme, et d'aller à son propre rythme. Le voyage devrait être le dernier refuge de la déconnexion totale. En même temps, certains veulent le rentabiliser avant même d'être partis, avec tout un programme de festivals, de vente de bouquins. Le voyage se transforme en produit. Je me sens décalé par rapport à l'ère digitale, qui peut entraver le lâcher-prise. Je suis pour l'immersion totale. Sans dire que plus personne ne "sait voyager", je rencontre de moins en moins de personnes qui partent juste pour l'envie de partir, sans but de sauver le monde, de faire un exploit ou du storytelling. Il faut être franc et assumer ses envies. Tu veux voyager ? Voyage ! Quand tu pars, tout est flou, le trajet à venir comme la destination finale. Rien n'est calculé, c'est un geste gratuit, vécu pleinement parce que tu aimes ça, profondément. Et finalement, sans avoir rien projeté, tu entraînes un élan derrière toi. Les gens suivent ton parcours, s'intéressent à tes voyages. Et c'est là que des projets émergent, l'écriture d'un livre, le partage d'expérience dans les nombreux festivals... Les choses arrivent toujours d'elle-même quand tu es dans l'action.

## ET REVENIR, C'EST UNE ÉPREUVE ?

Je fais une grande différence entre « revenir » et « en revenir ». Il y a un retour physique et un retour mental qui ne sont pas synchronisés. Lors du retour de mon tour du monde, j'avais besoin de bouger tout le temps, j'avais un rythme solaire. J'avais entretenu une relation charnelle avec la nature, vivant dehors, dormant à même le sol. Et puis j'étais devenu un toxico addict de l'effort physique. J'étais un peu comme une loco lancée à pleine vapeur qu'on arrête d'un seul coup. Ça bouillait encore pas mal à l'intérieur. Mais revenir physiquement, pour un Européen comme moi, c'est facile. On est quand même des enfants gâtés, on s'est banni tout seuls hors du monde.

## ET MENTALEMENT ?

Mentalement, c'est plus difficile. Plus on part longtemps, plus on a besoin de temps pour se réadapter. Revenir est une réelle épreuve, je la compare souvent aux cinq étapes du deuil, du déni jusqu'à l'acceptation en passant par la colère, le marchandage et la dépression. Pendant l'un de mes voyages en 2008, ma compagne Nathalie m'a quitté. Là le retour était doublement dur, je suis revenu ici, dans un appartement où on avait vécu ensemble,

c'était le deuil du voyage et le deuil sentimental. Pendant quelques mois, ça m'a bien assommé.

En 2001, j'avais une peur bleue de rentrer. Après sept ans autour du monde, soudainement, la Suisse était devenue ma destination. Avant, je partais toujours un peu plus loin, chaque coup de pédale m'éloignait de mon domicile. C'était un peu la métaphore de l'éternité. J'ai tourné quatre mois au Maroc parce que j'avais la peur au ventre. Qu'est-ce que je fais, une fois à Genève ? Je sais faire du vélo, je sais raconter des histoires, mais concrètement, qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Je me sentais incapable d'avoir un travail classique, de suivre des horaires.

## PARADOXALEMENT, LE SAUT DANS LE VIDE, DANS L'INCONNU, C'ÉTAIT REVENIR ?

Oui. Le voyage apporte une intensification de la vie. Et quand tout arrête de bouger en permanence, on peut avoir une impression de déjà-vu, de déjà vécu. Ça ne dure qu'un temps, on se rend vite compte que les autres ont vécu d'autres voyages, à leur manière. Les familles de mes amis s'épanouissent, les enfants grandissent. On comprend aussi qu'on a pu partir parce qu'il y a une société de sédentaires, qui travaille régulièrement, qui entretient le pays, qui le rend stable. Chacun mène sa barque, chacun fait ses choix et tout le monde contribue à sa manière à l'édifice social. Celui qui revient doit retisser du lien social et retrouver une place dans cette société.

## REVENIR DE VOYAGE, C'EST DONC PRENDRE DU RECU SUR SON MODE DE VIE ?

Oui, et c'est aussi accepter cet état de fait : « Je suis super-mal mais ça va aller. » Il faut s'autoriser à être défaillant dans une société qui te dicte le contraire. Le changement est trop brutal. Tu as bougé quasiment tous les jours, il faut admettre d'être à côté de la plaque et de n'avoir pas de solution immédiate. C'est un état d'esprit reposant. Dans notre monde productiviste, où tout va très vite, on a besoin de respirer, de faire autre chose que le travail. De vivre, simplement.

## ET FAIRE DU VÉLO, SIMPLEMENT ?

Bien sûr ! Ça marche pour tout le monde. Tu prends un vélo et tu es tout de suite bien. À n'importe quel âge, on peut s'extasier devant un paysage, une personne, une rencontre. Tout devient plus beau, plus calme. Tu en reviens beaucoup plus fort parce que tu fouilles en toi dans ce qui est fondamental. Et surtout, on roule pour retrouver de l'enchantement dans nos vies. ■

*Dernier ouvrage paru : Zen ou l'art de pédaler. Lire en page 124.*